

D'ORIGINE ÉTRANGÈRE ? ARNALDUR INDRIDASON ET LE ROMAN POLICIER EN ISLANDE

Torfi H. Tulinius

Klincksieck | « Études Germaniques »

2010/4 n° 260 | pages 893 à 908

ISSN 0014-2115

ISBN 9782252037591

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-etudes-germaniques-2010-4-page-893.htm>

Pour citer cet article :

Torfi H. Tulinius, « D'origine étrangère ? Arnaldur Indridason et le roman policier en Islande », *Études Germaniques* 2010/4 (n° 260), p. 893-908.
DOI 10.3917/eger.260.0893

Distribution électronique Cairn.info pour Klincksieck.

© Klincksieck. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

D'origine étrangère? Arnaldur Indridason et le roman policier en Islande

The article studies the roots of Indridason's detective novels in Icelandic reality in its different manifestations, both in its recent and more distant history, in its contradictions and constraints, as well as in the country's literary heritage, especially the medieval sagas. The main focus is on Erlendur, the leading character. His name signifies "foreigner" and the choice of this Christian name is suggestive of what the author's intention was when he started out writing these novels, i.e. to import a foreign genre, detective fiction, into Icelandic literature. However, this name has more and more called to mind, as Indridason's work has progressed, another aspect of Erlendur. He is indeed a very strange character, definitely not at home in modern Iceland. For him the world of the dead is more vivid than the one that surrounds him. In this respect he reminds one of shamans from the medieval sagas.

Í greininni er leitast við að skilja hvernig glæpasögur Arnalds eiga rót að rekja til íslensks veruleika í ýmsum myndum, bæði í fjarlægri og nálægri fortíð, en jafnframt í mótsögnum íslenskrar menningar, auk þess sem bókmenntaarfurinn, einkum fornsögurnar, skipta þar mjög miklu máli. Megin athyglinni er beint að Erlendi, en nafn hans getur merkt að hann sé kominn til Íslands frá framandi landi. Þetta vísar til þess sem Arnaldur er að gera, þegar hann flytur erlenda bókmenntagein, glæpasöguna, inn í íslenskan veruleika. En eftir því sem höfundarverki hans hefur undið fram virðist nafnið vísa til þess hversu framandi persóna Erlendur er í sjálfum sér, eins konar útlendingur í eigin landi sem lifir meira í heimi hinna látnu en þeirra sem lifandi eru, svoltið eins og seiðmaður úr fornöld.

Ceux qui connaissent l'Islande savent que les Islandais restent encore très attachés à leur ancien système patronymique. En effet, très peu de gens ont un vrai nom de famille. Ils s'appellent donc par leur prénom, suivi de *filie* (-dottir) ou *filis* (-son) du prénom du père ou (plus rarement) de la mère. C'est ainsi que Arnaldur est fils d'un homme qui avait pour prénom Indridi, d'où le patronyme Indridason. Le fils d'Arnaldur, s'il en a un, ne porte pas le même patronyme, mais celui d'Arnaldsson. Si ce fils hypothétique a une sœur, elle sera Arnaldsdóttir. Pour cette raison, le prénom a une importance capitale en Islande, le patronyme ayant un rôle plus secondaire. Il en résulte que dans les

* Torfi TULINIUS est Professeur, University of Iceland, Faculty of Icelandic and Comparative Cultural Studies, Arnagardur A-307, 101 Reykjavik; courriel : tht@hi.is.

annuaires, les bibliographies, le registre national, etc., les gens sont classés par ordre alphabétique selon leur prénom et non selon leur patronyme. Le système patronymique est tellement dominant que même les rares Islandais qui ont un nom de famille, comme l'auteur de ces lignes, ou bien les ressortissants étrangers, sont également classés d'après leur prénom dans lesdits registres.

Voici pourquoi le choix fait par Arnaldur Indridason du prénom du personnage principal du monde fictif qu'il a créé dans ses romans policiers est loin d'être anodin. Le prénom d'Erlendur, l'inspecteur de police intuitif, méticuleux et tenace, mais aussi dépressif, ronchon et doué d'une grande compassion, est relativement courant. Il est cependant polysémique car « erlendur » est aussi un adjectif qui signifie « d'origine étrangère ». En choisissant ce prénom pour son personnage, l'auteur a voulu souligner un aspect important de son entreprise littéraire : il s'agissait d'introduire un genre nouveau dans la littérature islandaise, un genre qui avait fleuri initialement dans le monde anglophone mais qui, depuis quelques décennies déjà, inspirait d'excellents praticiens dans de nombreux pays du monde avec un succès considérable auprès d'un lectorat toujours croissant. Arnaldur a profité de ce mouvement de « mondialisation du polar », puisqu'après avoir dominé les listes des livres les plus vendus en Islande pendant plusieurs années, ses livres ont rencontré un public international, d'abord germanophone, mais maintenant scandinave, anglophone et, depuis quelque temps, français.¹

Racines du polar islandais

Bien qu'aucun auteur de roman policier en Islande n'ait connu un tel succès que celui d'Arnaldur, il n'est pas exact de lui conférer le titre d'inventeur du polar islandais. Il y a des précédents, même au Moyen Âge. En effet, d'aucuns ont pu proposer qu'au moins l'une des fameuses sagas islandaises présente quelques caractéristiques du roman policier. Il s'agit de la *Gísla saga Súrssonar* (La Saga de Gísli Súrsson), qui raconte comment un meurtre initial détruit une famille sans que l'on sache avec certitude qui l'a commis.² Cependant, la saga ne se conforme pas aux lois de la littérature policière. Comment le pourrait-elle, d'ailleurs, puisqu'elle fut vraisemblablement composée au XIII^e siècle, bien avant les premiers romans policiers ? De surcroît, les conditions sociologiques manquaient dans la société médiévale pour l'éclosion de

1. Voici les titres des livres d'Arnaldur qui ont été traduits en français à ce jour : *La Cité des Jarres* (2005), *La Femme en vert* (2006), *La Voix* (2007), *L'Homme du lac* (2008), *Hiver arctique* (2009) et *Hypothermie* (2010).

2. Bergljót S. Kristjánsdóttir : « Íslenskur torfbær eða enskt sveitasetur ? Um morðsöguna Gísla sögu Súrssonar », *Gripla XV* (2004), p. 153-173.

ce genre bien particulier. Il n'y avait pas de police, pas même de pouvoir exécutif.³ Si quelqu'un était tué, il revenait aux gens de la famille de faire en sorte que sa mort soit vengée ou bien compensée. Aucune instance n'avait la charge de découvrir qui avait commis un meurtre, si son identité n'était pas connue. En revanche, cacher le fait qu'on ait tué quelqu'un était considéré comme fort déshonorable, comme l'atteste l'ancien recueil de lois, *Grágás*, qui date d'avant l'incorporation de l'Islande dans le royaume norvégien en 1262.⁴

Un autre texte du Moyen Âge islandais, la *Saga des Féroïens*, nous montre à la fois le déshonneur associé à un meurtre non déclaré et un exemple d'élucidation du même meurtre.⁵ Le héros de la saga, Sigmundur Brestisson, a été attaqué par ses ennemis alors qu'il naviguait avec ses deux compagnons entre deux des îles de l'archipel des Îles Féroé. Ils sont jetés dans l'océan glacé et bientôt les deux compagnons périssent de froid. Plus vaillant qu'eux, Sigmundur arrive à nager jusqu'à la côte, mais y reste échoué complètement épuisé. Il demeure prostré sur la grève, à moitié recouvert d'algues, lorsqu'un paysan arrive, accompagné de ses deux fils. Ils hésitent entre le sauvetage et le pillage, mais comme le paysan convoite l'anneau d'or de Sigmundur, ils tuent celui-ci et le décapitent, enterrant sa dépouille près de la plage.

Personne ne sait ce qu'est devenu Sigmundur, mais, quelque temps plus tard, lorsqu'un jeune homme vient demander sa fille en mariage, celle-ci pose comme condition que la disparition de son père soit élucidée. C'est alors que le père nourricier du jeune homme, Thrádr de Gata, autre personnage important de la saga, va chez le paysan en question, fait allumer un grand feu dans sa cheminée et dresser des barrières autour avant de s'asseoir en interdisant à quiconque de lui adresser la parole. Bientôt, les trois hommes disparus apparaissent pour se mettre autour du feu, les deux noyés d'abord et finalement le décapité, qui arrive portant sa tête dans ses bras. Il est maintenant clair que Sigmundur a été tué et on a vite fait de trouver chez le paysan l'anneau d'or qui confirme sa culpabilité. Il est pendu, ainsi que ses deux fils.

Cet épisode de la *Saga des Féroïens* a été étudié par Peter G. Foote qui estime que le comportement de Thrádr reflète le souvenir d'un rite chamanique de communication avec le monde des morts.⁶ Le récit

3. L'établissement d'une police comme condition préalable à l'éclosion du genre du roman policier est souligné par Howard Haycraft : « Murder for Pleasure », *The Art of the Mystery Story*, Ed. Howard Haycraft. New York : 1974 [1946], p. 158-177.

4. *Grágás. Lagasafn íslenska þjóðveldisins*, Ed. Gunnar Karlsson, Kristján Sveinsson et Möður Arnason, Reykjavík : Mál og menning, 1992, p. 245.

5. *Færeyinga saga. Ólafs saga Tryggvasonar eptir Odd munk Snorrason*, Ed. Ólafur Halldórsson, Reykjavík : Íslenzk fornirt, 2006, p. 86-90.

6. Peter G. Foote : « Færeyinga saga, chapter forty », *Aurvandilstá. Norse Studies*, Odense : Odense University Press, « The Viking Collection 2 », 1984, p. 209-221.

révèle aussi fort bien à quel point un meurtre dont on ne connaît pas l'identité de celui qui l'a commis est traité différemment dans une société telle que celle décrite dans les sagas islandaises. Aucune instance publique ne fait une enquête pour découvrir ce qui est arrivé aux trois disparus. C'est seulement lorsque cette enquête est rendue nécessaire pour servir des intérêts privés qu'elle a lieu. Les méthodes employées n'ont rien de moderne et *a fortiori* rien de scientifique. Thrádr de Gata n'est pas un Sherlock Holmes avec ses connaissances détaillées sur les multiples poisons qui pouvaient tuer un homme, ou sur la composition chimique des cendres de différents types de cigares. En revanche, comme nous le verrons plus tard, il y a du chamane dans le personnage d'Erlendur créé par Arnaldur Indridason, dans la mesure où il est doué d'une intuition qui parfois frise le surnaturel, et en plus il semble avoir un rapport plus intense avec les morts qu'avec les vivants.

Bien entendu, d'autres récits que les sagas ont préparé l'entrée d'Arnaldur Indridason sur la scène littéraire islandaise. Le premier vrai récit policier écrit en langue islandaise à l'époque moderne ne se déroule cependant pas en Islande, mais au Canada. Il s'agit du romancier et auteur de nouvelles Jóhann Magnús Bjarnason qui publia sa nouvelle *Un Sherlock Holmes islandais au Canada* en 1910. Cette courte nouvelle met en scène un jeune ouvrier de ferme islandais dans la province canadienne de Nova Scotia. Une somme importante a été dérobée au commerçant du village et l'enquête de la police ne mène à rien. Par esprit de méthode et goût pour la résolution de problèmes en apparence insolubles, le jeune Islandais parvient à découvrir le vrai coupable et reçoit en récompense la moitié de la somme.⁷ La référence à Sherlock Holmes montre à l'évidence que le roman policier est maintenant arrivé en Islande sous l'influence du genre tel qu'il s'est développé dans les pays anglophones.

Il faudra cependant presque un siècle avant que celui-ci ne prenne son envol. Il y eut certes des tentatives assez nombreuses, mais malgré certaines réussites limitées, ce n'est qu'à la toute fin du siècle dernier que le roman policier s'imposa avec force dans le paysage littéraire islandais.⁸ Parmi les auteurs qui rencontrèrent un lectorat considérable juste avant l'an 2000, il faut mentionner Viktor Arnar Ingólfsson, Árni Thórarinsson et Arnaldur Indridason. Très vite, cependant, le troisième dépassa les autres, aussi bien par le nombre de lecteurs, en Islande comme à l'étranger, que par la qualité de son écriture.

7. Jóhann M. Bjarnason : « Íslenzkur Sherlock Holmes », *Vornætur á Elgshæðum. Sögur*. Ritsafn V. (1910) Akureyri 1970, p. 77-85.

8. Pour un passage en revue de ce qu'on pourrait appeler la préhistoire du polar en Islande, voir Katrín Jakobsdóttir : *Glæpurinn sem ekki fannst. Saga og þróun íslenskra glæpasagna*, Reykjavík : Bókmenntafræðistofnun Háskóla Íslands, p. 11-17.

Le modèle suédois

Depuis 1997, date de la parution de son premier roman policier, *Synir duftisins* (Les fils de la poudre), Arnaldur publie un livre par an. La plupart sont des romans policiers, bien qu'il y ait des exceptions, et une majorité d'entre eux ont pour personnages principaux l'équipe d'inspecteurs de la police de Reykjavík, Erlendur, Sigurdur Óli et Elínborg. On peut se demander pourquoi Arnaldur rencontra un tel succès, aussi bien en Islande que dans de nombreux pays européens. Deux explications sautent aux yeux. En premier lieu, il parvient à dresser dans ses récits un portrait de la société islandaise que les autochtones reconnaissent et que les étrangers trouvent intéressant. La deuxième tient à son héros, Erlendur, dont Arnaldur a réussi à faire un personnage auquel les lecteurs s'attachent et qui éveille leur curiosité.

Les deux raisons sont fortement liées au roman policier à la scandinave tel qu'il a été introduit en Islande grâce aux traductions des livres du couple suédois Maj Sjöwall et Per Wahlöö. Ces romans donnèrent une saveur toute particulièrement nordique à un genre déjà bien connu des lecteurs scandinaves par des traductions de l'anglais, voire même du français car l'inspecteur Maigret était connu de longue date dans les pays scandinaves. Cet aspect nordique était tout entier contenu dans le sous-titre que Sjöwall et Wahlöö donnaient à leurs romans : « Roman om ett brott » ou « roman sur un crime ». Il s'agissait d'insister sur le caractère romanesque de leurs œuvres pour sortir du ghetto de la littérature d'évasion et donner un caractère plus sérieux d'engagement social à leurs récits. Le premier roman de cette série parut en 1965, mais il a fallu attendre plus de dix ans, jusqu'en 1977, pour qu'ils fussent traduits en Islandais. Ils eurent un grand succès d'estime et se vendirent bien. Il est évident que l'influence de Sjöwall et Wahlöö est pour beaucoup dans l'éclosion du roman policier islandais.

Les romans d'Indridason présentent des caractéristiques analogues à ceux du couple suédois. Le crime est le plus souvent assez anodin, mais des circonstances particulières éveillent la curiosité ou bien la compassion de l'enquêteur. Celui-ci est un fonctionnaire de police, très compétent dans son métier mais en revanche, sa vie privée est assez morose. Le récit de l'enquête est le véhicule d'un certain commentaire social. Indridason n'est cependant pas le seul auteur de roman policier scandinave qui ait pris Sjöwall et Wahlöö pour modèle. L'influence de ceux-ci sur un Henning Mankell est tout aussi évidente, aussi bien que sur Jo Nesbø. Il a cependant à bien des égards ses propres méthodes d'écriture et obsessions, comme nous allons le découvrir en nous concentrant d'abord sur les six romans qui ont été traduits en français et sont ceux dans lesquels Erlendur joue un rôle important.

Méthodes d'écriture

Un des traits marquants de l'écriture d'Arnaldur Indridason est son utilisation systématique de la mémoire collective des Islandais pour conférer à ses romans une épaisseur de réel. Cela donne à son personnage principal, Erlendur Sveinsson, une dimension que n'a pas le Martin Beck de Sjöwall et Wahlöö. En effet, il incarne un aspect de cette mémoire liée aux changements dramatiques de l'habitat dans le pays pendant tout le XX^e siècle. En effet, l'Islande n'avait aucune vraie ville en 1900. Reykjavík, la capitale comptait autour de 5 000 habitants et il y avait quelques villages de plus de mille habitants dispersés le long des côtes. La majeure partie de la population vivait à la campagne, ou dans de tout petits villages de pêche. Le siècle dernier a été caractérisé par un mouvement d'exode rural qui a progressivement bouleversé la société islandaise. Erlendur est né et a passé la première partie de son enfance, vraisemblablement peu après la Seconde Guerre Mondiale, à la campagne, mais ses parents ont dû quitter leur ferme pour aller chercher du travail à la ville. L'adolescence d'Erlendur s'est déroulée à la ville, mais il continue à porter en lui le monde de son enfance, en même temps qu'il oppose une sorte de refus à celui qui l'entoure. Comme on peut le voir par ses habitudes de vie mais aussi par ses goûts et dégoûts. Il aime la vieille nourriture islandaise, les têtes de mouton, le boudin de sang et les testicules de bélier conservés au petit lait acide. Il aime aussi les récits sur l'ancien temps, son appartement étant plein de livres qui presque tous portent sur des événements véridiques (ou supposés comme tels) s'étant déroulés en Islande dans l'ancien temps. Ses lectures préférées sont des récits sur les conditions difficiles de la lutte pour la survie dans l'Islande d'antan.

Ses dégoûts sont tout aussi prononcés. Il n'aime pas l'Islande moderne et il déteste la ville de Reykjavík, où il a pourtant passé toute sa vie depuis son adolescence.⁹ Il oppose un scepticisme résolu à tout ce qui vient de l'étranger, en particulier les méthodes soi-disant scientifiques de police prônées par son jeune collègue, Sigurdur Oli. Celui-ci fait parfois office de représentant de cette Islande nouvelle dans les romans d'Arnaldur, par exemple par sa tendance à parler un Islandais fortement imprégné d'anglicismes, qu'Erlendur fait mine, avec insistance, de ne pas comprendre.¹⁰ Paradoxalement, il est lui-même un des meilleurs exemples de ce qui est la conséquence la plus grave de cette mutation trop rapide de la société islandaise : la dissolution des liens familiaux et la dérive d'une partie de la jeunesse, comme l'atteste le sort de ses propres enfants, dont il ne s'est pas occupé après s'être séparé de leur mère.

9. Voir par exemple *La Femme en vert*, p. 49.

10. Voir par exemple *La Cité des jarres*, p. 58.

Bien que l'attitude négative d'Erlendur vis-à-vis du présent ne soit vraisemblablement pas partagée par la majorité de son lectorat islandais, le questionnement sur celui-ci provoqué par le personnage compte pour une part dans la séduction opérée par ses romans. Celle-ci est d'autant plus grande qu'Arnaldur exploite avec art un autre aspect de cette mémoire collective. Un bon exemple est donné par l'intrigue de *L'Homme du lac*. L'Islande fut, comme bien des pays, fortement impliquée dans la Guerre froide. L'Islande faisait partie de l'OTAN depuis 1949 et il y avait des bases américaines dans le pays. Pour cette raison on pouvait s'attendre à ce que des émissaires des pays du Pacte de Varsovie tentent de recueillir des renseignements sur les installations militaires. En 1973, on découvrit par hasard une quantité importante de matériel d'écoute d'origine soviétique dont on s'était débarrassé en le jetant au fond du lac isolé de Kleifarvatn, non loin de Reykjavík.¹¹ L'équipement était périmé et les espions avaient vraisemblablement voulu s'épargner la peine de l'expédier hors du pays, croyant qu'il ne serait jamais retrouvé au fond de ce lac profond.

Dans son roman, dont la version originale fut publiée en 2004, Indridason utilise ce souvenir historique en le liant à un phénomène naturel, plus récent mais tout aussi véridique. En effet, le niveau de ce même lac avait baissé après un important tremblement de terre dans la région en l'an 2000.¹² L'auteur imagine la découverte d'un squelette attaché à du vieux matériel d'espionnage, sur l'ancien fond du lac. C'est l'assèchement qui révèle la macabre dépouille. Cela suffit pour que l'enquête soit lancée. Voilà peut-être la formule qui a assuré le succès des romans d'Arnaldur, au moins auprès de ses lecteurs islandais. En effet, il a l'art de rendre romanesque un environnement bien connu de ceux-ci et frappé du sceau de l'ordinaire et du quotidien. Ceci est lié au problème initial auquel tout auteur de roman policier islandais est confronté. La réalité de la criminalité islandaise n'a rien de ce qui est habituellement la matière du polar : peu de crime organisé, pas de haute société policée dans le style d'Agatha Christie et dans laquelle situer ses énigmes, les quelques meurtres commis chaque année étant avant tout tristes et dénués de mystère, comme le confirme l'échange suivant entre Erlendur et Sigurdur Oli (*Cité des jarres*, p. 16) :

- N'avons-nous pas affaire à un meurtre typiquement islandais ? demanda Sigurdur Oli, entré sans qu'Erlendur le remarque, debout à côté du cadavre.
- Hein ? répondit Erlendur, absorbé dans ses pensées.
- Un truc dégoûtant, gratuit et commis sans même essayer de le maquiller, de brouiller les pistes ou de dissimuler les preuves.
- Oui, oui, répondit Erlendur. Un meurtre islandais, bête et méchant.

11. Sur ces événements, voir le quotidien islandais *Morgunbladið* du 3 avril 2005, p. 1.

12. Cf. le site <http://ferlir.is/?id=4205> (consulté le 15 février 2010).

Dans ce roman, qui précède *L'Homme du lac*, Indridason s'était inspiré d'un débat qui avait secoué l'Islande quelque temps avant qu'il ne fût publié en l'an 2000. Une entreprise de recherches en biologie moléculaire, DeCode Genetics, s'était implantée en Islande, voulant exploiter les conditions particulières de ce pays dont la population est réduite et homogène. Elle connaît bien sa généalogie et son système de santé est en place déjà depuis de nombreuses générations, ce qui lui a permis d'accumuler un grand nombre d'archives médicales. Désireuses d'aider une entreprise susceptible de créer de nombreux emplois hautement qualifiés, les autorités islandaises ont accordé à celle-ci la permission de constituer et d'exploiter un immense fichier qui permettait de comparer les données génétiques, médicales et généalogiques afin de suggérer des pistes de recherches sur les maladies héréditaires. Le principe du fichier suscita une vive contestation et attira l'attention dans de nombreux pays, y compris en France.¹³ Cette affaire alimente l'intrigue du roman d'Indridason. En effet, elle rend possible la découverte par le meurtrier de l'identité de son père. Or celui-ci lui avait transmis les gènes qui prédisposaient à une maladie héréditaire à laquelle la fille du meurtrier avait succombé.

On peut voir dans les autres romans d'Indridason cette même façon d'exploiter ce sur quoi les Islandais sont en train de réfléchir au moment où il écrit ses romans, si bien qu'on a pu voir dans ses romans l'expression d'une interrogation des Islandais sur leur identité, voire une déconstruction de celle-ci.¹⁴ C'est ainsi qu'*Hiver arctique*, qui parut en langue originale une année après *L'Homme du lac*, aborde l'existence des émigrés à Reykjavík. Leur nombre s'était considérablement accru au cours de la décennie précédente, non sans susciter des interrogations chez les autochtones. De même *Hypothermie* exploite un autre développement récent de la société islandaise, la flambée des prix de l'immobilier. Elle devient un élément clé de son intrigue.

Passé et présent entrelacés

La Femme en vert offre un exemple intéressant de cette méthode de travail. Paru en 2001, le roman commence dans un nouveau quartier de Reykjavík, dont la construction était réellement en cours à cette époque, mais qui est situé à un endroit qui était bien à l'extérieur de la

13. Voir par exemple l'article de Bruno Fay : « Les maîtres de l'ADN », sur son blog du *Monde*, <http://investigation.blog.lemonde.fr/2006/02/> (consulté le 15 mars 2010). Pour une présentation plus théorique de cette controverse, voir Gísli Pálsson : *Anthropology and the New Genetics*, Cambridge : Cambridge University Press, 2007.

14. Katrín Jakobsdóttir : « Merkingarlausir Íslendingar. Um samfélag og þjóðerni í sögum Arnaldar Indridasonar », *Skírnir* 179 (Vor 2005), p. 141-159.

ville encore quelques décennies plus tôt. Avant la Seconde guerre mondiale, c'était un lieu où les bourgeois de Reykjavík construisaient leurs résidences secondaires et pendant cette guerre un camp militaire britannique y fut érigé. Le nouveau quartier est en quelque sorte construit sur les ruines d'une réalité passée bien différente.

L'auteur se sert de cette coexistence de deux temporalités pour construire son intrigue. Des ossements humains sont découverts lorsqu'on prépare les fondations d'une nouvelle maison. Erlendur est dépêché sur le site, voit tout près des groseilliers à l'abandon et en déduit qu'il doit y avoir eu une maison par le passé, car ces arbustes ne poussent pas naturellement en Islande. Pendant les jours qu'il faut à une équipe d'archéologues pour déterrer le squelette, Erlendur et ses collègues font leur enquête. Ils découvrent qu'il y avait bien eu une résidence secondaire à cet endroit et qu'elle avait été construite par un commerçant prospère de Reykjavík avant la guerre. Il avait cependant perdu sa fiancée et n'avait plus voulu vivre dans cette maison, qu'il avait fait construire pour elle. Elle avait donc été louée, mais on ne sait pas à qui. Erlendur est convaincu que la découverte des habitants de la maison permettra de résoudre l'énigme des ossements.

Indridason utilise ici un procédé littéraire qu'il avait déjà introduit dans *La Cité des jarres*, et que l'on va retrouver dans bon nombre de ses romans, à savoir l'entrelacement de la narration de l'enquête avec un récit différent qui se déroule dans un autre temps. Nous faisons la connaissance d'un personnage féminin dans le Reykjavík de l'immédiat avant-guerre. Elle est jeune mère d'une fille handicapée, dont le père, marin, avait péri en mer avant qu'ils n'eussent eu la possibilité de se marier. Elle est maintenant la femme d'un autre homme qui a promis de s'occuper d'elle et de sa fille. Il devient rapidement clair qu'il ne l'aime pas, qu'il l'a épousée pour pouvoir en faire son esclave et son souffre-douleur. Elle est sans famille et pour cela vulnérable aux menaces de son mari qui lui dit qu'il tuera sa fille si jamais elle tente de le quitter. De temps en temps, il la bat sévèrement. Les années passent, elle a deux garçons de lui. Elle fait une tentative pour s'échapper, partant à la faveur de la nuit avec ses enfants pour Siglufjörður, loin dans le nord du pays, mais il parvient à les trouver et les ramène chez lui. Il loue une résidence secondaire à l'extérieur de la ville et y installe sa famille. Peu après, l'armée anglaise débarque en Islande et une base militaire est construite tout près de chez eux. Le mari, que les enfants appellent Grímur et non papa, travaille pour les militaires. Avec quelques-uns des soldats, il se livre aussi à un trafic de denrées volées dans les stocks militaires. Cela est découvert et il est condamné à six mois de prison.

Alors commence une période heureuse dans la vie de la mère et de ses trois enfants. Libérés de la violence verbale et physique de Grímur, tous s'épanouissent, en particulier la fillette handicapée dont on découvre qu'elle peut parler et qu'avec des soins elle pourra aussi

apprendre à marcher. La mère se transforme aussi. Elle se lie avec un soldat américain, David Welch, et il apparaît que c'est lui qui avait dénoncé Grímur pour vol, après s'être rendu compte de la violence qu'il faisait subir à sa famille. David était lui-même fils d'un père qui battait régulièrement sa femme. Un jour, Grímur revient. Cependant, David a disparu et la famille sombre de nouveau dans l'enfer qui avait été le sien avant l'incarcération du père. Celui-ci a désormais le visage déformé par une grave brûlure causée par du café brûlant que David lui avait jeté à la figure au moment de son arrestation. Sa haine et sa violence n'en sont qu'exacerbées.

Il s'avère que la mère est enceinte du soldat américain. Le père attend la naissance de l'enfant illégitime avec l'intention de le tuer. Le jour venu, c'est son fils aîné, Simon, qui poignarde son père, sauvant ainsi sa mère. En revanche, le bébé est mort étouffé par sa mère. Égarée d'effroi devant le spectacle du parricide, elle a oublié trop longtemps ce qu'elle serrait dans ses bras. Il ne reste plus, pour la mère et ses trois enfants, qu'à enterrer les deux corps ensemble près des groseilliers. Au dernier moment, il s'avère que Grímur est encore vivant, mais c'est comme s'il encourageait son épouse à continuer à l'enfouir. C'est ce qu'elle fait.

Indridason joue avec maîtrise du procédé de l'entrelacement des deux temporalités. Son principal atout est la longue durée de l'exca-vation des ossements par les archéologues. Cela lui donne beaucoup de possibilités pour suggérer différentes hypothèses à son lecteur et le maintenir dans l'expectative en lui indiquant plusieurs solutions possibles à l'énigme des ossements. Il a vite compris que ceux-ci sont liés à l'histoire terrible de cette famille vivant sous la tyrannie de la violence paternelle, mais à qui appartiennent-ils ? Est-ce la femme battue ? Le soldat ? Le mari violent ? Ou bien la fiancée disparue du propriétaire de la maison ? Jusqu'au dernier moment, l'auteur joue avec son lecteur, notamment en faisant survenir la découverte non d'un squelette, mais de deux, juste au moment où le lecteur est prêt à croire qu'il pourrait s'agir de la fiancée qui portait en son sein un enfant conçu lors d'un viol. Mais les squelettes de l'adulte et du nourrisson sont ceux de Grímur et de l'enfant étouffé à sa naissance dont le père était le soldat américain.

Dans les romans qui suivront *La Femme en vert*, Indridason utilisera beaucoup cette technique de l'entrelacement de deux temporalités qui peu à peu se rejoignent, tout en maintenant le suspense en lançant le lecteur de temps en temps sur de fausses pistes. Le procédé est particulièrement efficace dans *L'Homme du lac* où le récit situé dans le passé est tout aussi envoûtant. Il s'agit cette fois du récit de la désillusion d'un jeune communiste islandais parti faire ses études en République démocratique allemande dans les années cinquante. Il croit que les pays du bloc soviétique sont le modèle à suivre. Peu à peu il découvre une autre réalité, dont la terrible cruauté lui est révélée

lorsque sa fiancée hongroise, qui attend un enfant de lui, est arrêtée par la police politique au moment de la révolte en Hongrie en 1956. Il ne la reverra plus jamais.

Dans ce roman, comme dans les autres, c'est Erlendur qui se passionne pour les ossements retrouvés fortuitement et veut connaître leur histoire. Pour cela, lui et ses collaborateurs doivent se livrer à un lent travail de recherches pour faire resurgir un passé dont les derniers témoins et les ultimes traces sont en train de disparaître. Parfois ils sont aidés par la technique, comme dans le cas de la voiture ayant appartenu à un des disparus qui pourrait être l'homme du lac. Des traces organiques retrouvées dans la voiture permettent de déterminer qu'il était passé dans une ferme juste avant sa disparition.¹⁵ Il arrive aussi que l'on trouve des lettres ou d'autres témoignages écrits. Le plus souvent, il s'agit d'éléments épars, d'autant de pièces d'un puzzle qu'Erlendur essaie de reconstruire. Cela demande un travail patient et bien sûr une grande motivation. On songe aux réflexions du narrateur d'*A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust lors du fameux épisode du passé qui resurgit grâce à la remémoration d'un sentiment provoqué par le goût d'un morceau de madeleine trempé dans une infusion de tilleul. Malgré l'intuition première due à la madeleine, il faut un grand effort mental pour redonner vie au passé.¹⁶ Erlendur va consacrer toutes ses forces, dans chacune des enquêtes, à la découverte de celui-ci, même si d'autres obligations, en apparence plus pressantes, devraient l'inciter à les utiliser autrement. La terrible situation dans laquelle se trouve sa fille en est le meilleur exemple.

Drame originel

Comme le Martin Beck de Sjöwall et Wahlöö et le Wallander de Mankell, Erlendur est un dépressif dont la vie familiale est en piètre état. Il a rompu avec la mère de ses deux enfants il y a de nombreuses années, et n'a pas fait ce qu'il fallait pour préserver les liens avec son fils et sa fille. Ceux-ci sont maintenant de jeunes adultes, et ont beaucoup de problèmes dans la vie. Le fils, Sindri Snær, a été alcoolique pendant son adolescence mais a réussi à se guérir. La fille, Eva Lind, est toujours aux prises avec son addiction aux drogues dures. Il y a un mystère Erlendur, ou plutôt un paradoxe central. D'une part il fait preuve d'une profonde humanité et d'un sens inné de la justice et de la compassion, de l'autre il a abandonné ses enfants et éprouve beaucoup de difficultés à rétablir un lien avec eux. Au fil des livres, le mystère s'éclaircira

15. *L'Homme du lac*, p. 286.

16. Marcel Proust : *À la recherche du temps perdu. Du côté de chez Swann*, Paris : Robert Laffont, 1987, p. 58.

progressivement, car nous découvrons qu'au cœur de ce paradoxe il y a un drame originel.

Quand Erlendur était un petit garçon de dix ans, il vivait à la campagne avec ses deux parents et son frère de deux ans son cadet. Son père était fermier, éleveur de moutons, dans le fjord d'Eskifjörður à l'est du pays. Il eut une enfance heureuse, normale et une tendre amitié le liait à son unique petit frère. Un jour d'automne, les deux garçons accompagnent leur père parti dans la montagne au-dessus de la ferme pour rassembler quelques brebis égarées. Une tempête de neige d'une très grande violence se déclare brusquement. Les deux frères sont séparés de leur père qui parvient à rejoindre la ferme pour alerter les équipes de secours. Erlendur et son petit frère luttent ensemble contre la tempête main dans la main, jusqu'au moment où le plus jeune lâche prise et est emporté par une bourrasque encore plus violente. Erlendur cherche son frère dans l'enfer blanc avant de succomber à la fatigue. Il est retrouvé plus mort que vif, mais son frère a disparu à jamais dans la montagne glacée. Le père, désespéré et convaincu que ses deux fils étaient déjà morts avait refusé de participer aux recherches. La mère rejoint en revanche les équipes et même quand tout espoir de retrouver le petit garçon vivant est abandonné depuis longtemps, elle continue de parcourir la montagne, mais sans résultat.

Toute sa vie, Erlendur demeure hanté par ces événements. De temps en temps, il retourne dans l'est, dort dans les ruines de l'ancienne ferme familiale, abandonnée peu après le drame, et marche dans la montagne dans l'espoir de trouver la dépouille de son frère disparu. Ce n'est que progressivement que ce drame originel apparaît dans la série de romans consacrés à Erlendur. Il n'est pas présent dans le premier, *Synir duftsins* (Les fils de la poudre), paru en 1997 et dans lequel Erlendur a eu deux frères, et non pas un seul.¹⁷ Il n'en est pas non plus question dans le roman suivant, non traduit, *Dauðarósir* (Roses mortelles) de 1998, ni dans *Napóleonsskjölin* (Les documents Napoléon) qui date de 1999. Dans le roman *La Cité des jarres*, paru l'année suivante, le personnage d'Erlendur commence à se préciser, en tout cas sa passion pour les récits qui portent sur les gens qui affrontent les intempéries dans les montagnes islandaises. Par ailleurs, c'est dans ce roman que la profonde rage qu'il porte en lui apparaît au grand jour alors qu'elle avait simplement été mentionnée dans les romans précédents.¹⁸

C'est dans *La Femme en vert*, paru en 2001 dans sa version originale, que le drame de la disparition du petit frère est évoqué pour la première fois. Sa fille, Eva Lind est dans le coma, tout le long de l'enquête, il n'a cessé de lui rendre visite. Un médecin lui a dit qu'il devait

17. *Synir duftsins*, Reykjavík : Helgafell, p. 38.

18. Pour le premier point voir *La Cité des jarres*, p. 35 et pour le second p. 291.

lui parler, même s'il avait l'impression qu'elle était sans conscience. Il était important qu'elle entende la voix d'un être aimé pour l'aider à se remettre. Mais Erlendur a du mal à sortir du mutisme qui le caractérise alors qu'il faudrait parler avec tendresse à ses enfants. Ce n'est qu'à la fin du roman qu'il peut enfin s'asseoir à côté du lit de sa fille et lui confier l'histoire qui pèse depuis si longtemps sur son âme.¹⁹

Ce drame est approfondi dans les romans suivants. Dans *La Voix*, la victime du meurtre, Gudlaugur, avait eu une très belle voix avant qu'elle ne mue au moment de la puberté. Un disque avait été gravé avec son chant. Lorsqu'Erlendur écoute cette belle voix enfantine, le souvenir de son petit frère lui revient et il se souvient de la culpabilité paradoxale qu'il avait ressentie d'avoir été sauvé, alors que son frère avait disparu. Cette culpabilité est liée à l'étrange paralysie du père pendant que ses fils étaient perdus dans la tempête.²⁰ L'essence de l'enfance détruite de Gudlaugur, mais à jamais conservée sur le disque, fait écho à l'enfance d'Erlendur et son frère, saccagé par la tempête, mais dont le policier ne parvient jamais à se libérer.

Dans *L'Homme du lac*, un parallèle est établi entre le personnage de Tomas, celui qui avait tué l'homme du lac, et Erlendur.²¹ Tous deux vivent avec les fantômes d'êtres chers disparus. Tomas ne s'est jamais remis de l'arrestation et de la disparition de sa fiancée hongroise, Ilona. C'est ce qui l'a motivé quand il a tué l'homme du lac. Erlendur vit constamment avec les fantômes de sa famille disparue, ses parents et son frère, dont la dépouille n'a jamais été retrouvée.²² C'est pourquoi il a une sympathie particulière pour Tomas, mais aussi pour la fiancée de l'homme du lac, qui s'avère être Emil, camarade d'études de Tomas, devenu espion pour les Allemands de l'Est. Celle-ci n'avait jamais su ce qu'était devenu son fiancé et ne s'est jamais vraiment remise de sa disparition. Erlendur pourra au moins lui dire ce qui s'était passé et les ossements d'Emil trouveront une sépulture, alors que ceux du petit frère demeurent dans la montagne.²³

Le prochain roman d'Indridason dans lequel Erlendur est le personnage principal a pour titre français *Hypothermie*. Ce n'est pas une traduction exacte du titre islandais, *Harðskafi*. Il s'agit du nom d'une montagne des fjords de l'est de l'Islande, celle-là même où le petit frère a disparu dans la tempête. Dans ce récit, il est question d'une expérimentation faite par des étudiants de médecine qui ont provoqué la mort d'un de leurs camarades par hypothermie, pour le ranimer juste après.²⁴

19. *La Femme en vert*, Paris : Métailié, 2006, p. 290-293.

20. *La Voix*, Paris : Métailié, 2007, p. 123-125.

21. *L'Homme du lac*, Paris : Métailié, 2008, p. 480.

22. *L'Homme du lac*, p. 104-111.

23. *L'Homme du lac*, p. 513.

24. *Hypothermie*, Paris : Métailié, 2010.

Le cobaye ne s'est jamais remis de l'expérience. Il est comme détaché de la vie, a déjà l'esprit dans le monde de l'Au-delà. Il en est de même pour la victime du meurtre qui est l'objet de l'enquête d'Erlendur. Tout indique qu'il s'agit d'un suicide, mais quelque chose éveille les soupçons du policier. Il découvre que le mari de la soi-disant suicidée avait participé à ladite expérimentation lorsqu'il étudiait la médecine. Par ailleurs, il n'aime plus sa femme et il a une maîtresse qu'il veut épouser. De plus, il a besoin de l'argent que lui fournira la vente d'un terrain appartenant à sa défunte épouse et pour lequel un promoteur immobilier est prêt à payer une fortune.

C'est la morte qui exerce une fascination sur Erlendur. Elle a perdu son père très jeune et a vécu toute sa vie dans une relation presque symbiotique avec sa mère. Celle-ci est morte il y a peu de temps et elle est obsédée par l'idée qu'elle pourra entrer en communication avec elle dans le monde des morts. Le mari joue sur cette obsession et lui propose de « mourir » quelques minutes en promettant de la ranimer. Elle a une telle envie de retrouver sa mère morte qu'elle accepte, mais le mari ne la ranime pas, et met en scène un suicide par pendaison. On peut dire qu'Erlendur s'identifie avec elle, car lui aussi a failli mourir d'hypothermie dans la tempête de neige et lui aussi est animé par un désir désespéré de retrouver un mort. Ce n'est pas un hasard si, à la fin du roman, Erlendur part dans l'est du pays pour aller encore une fois chercher son frère dans la montagne.

Étranger ou chamane ?

Il est probable que l'approfondissement progressif du personnage d'Erlendur compte pour beaucoup dans le succès des romans d'Arnaldur Indridason. Il suscite la sympathie du lecteur qui veut connaître la suite. Il a beaucoup évolué depuis sa première apparition. Il s'est précisé et il a changé. L'auteur suggère de comprendre ces changements dans le contexte des relations accrues qu'il a avec ses enfants, notamment sa fille Eva Lind, qui l'oblige à parler de ce monde qui le hante, mais qui n'a aucune existence en dehors de son univers mental, à moins qu'il n'en parle. Un signe de l'évolution qu'il subit, c'est qu'il parvient maintenant, certes avec beaucoup de timidité et d'hésitation, à se lier avec une femme de son âge, alors qu'il avait vécu dans un état de quasi-célibat depuis son divorce. Cette relation, commencée dans *La Voix*, s'amplifie progressivement au fil des romans suivants. D'après ce que l'auteur a pu nous dire de son personnage principal jusque-là, il semblerait que quelque chose se soit passé en lui qui le rend désormais capable de faire ce qu'il n'arrivait à faire auparavant.

Depuis *Hypothermie*, Indridason a publié deux romans où ce sont les collaborateurs d'Erlendur qui occupent le devant de la scène.²⁵ Celui-ci est encore dans l'est à la recherche de son frère. On dirait que l'auteur prend son temps avant de décider comment il entend poursuivre l'évolution de son personnage. Il semble certain qu'Indridason a assez de finesse psychologique pour y parvenir, car c'est bien ce qui caractérise son écriture, d'autant plus qu'il a l'art de ménager de savants échos et correspondances entre les crimes et la vie d'Erlendur, donnant ainsi beaucoup d'épaisseur et de vie au récit.

Il est probable qu'une approche psychanalytique de ses romans permettrait de révéler une interrogation profonde sur la filiation et la paternité, avec le père défaillant d'Erlendur, qui lui-même fait défaut à ses enfants, et avec tous les pères violents et violeurs qui ne cessent d'apparaître dans les livres, sans parler des parricides dans *La Cité des jarres* et *La Femme en vert*. Nous nous contenterons ici de signaler l'existence de cette dimension des romans d'Arnaldur Indridason. Elle contribue certainement à leur attrait pour les lecteurs. L'auteur est un véritable conteur qui sait mettre son propre inconscient dans le récit et communiquer par là avec celui de son lecteur. C'est pourquoi la forme du roman policier lui va à merveille. Comme nous l'ont montré Pierre Boileau et Thomas Narcejac dans leur étude classique, l'auteur du roman policier cherche à plonger son lecteur dans un rêve éveillé, propice — nous le savons depuis Freud — aux manifestations de l'inconscient.²⁶

Nous préférons revenir, pour finir, à l'enracinement d'Arnaldur Indridason dans une tradition littéraire islandaise qui remonte aux sagas médiévales. Comme l'auteur de *La Saga de Gísli*, il est préoccupé par les menaces qui pèsent sur les liens familiaux et comme celui de *La Saga des Féroïens*, il s'inquiète du sort des morts sans sépulture. Comme dans la saga, son enquêteur rappelle les morts à la vie pour que justice soit faite, bien que ce ne soit que de façon métaphorique.

C'est pourquoi il y a un autre aspect du personnage d'Erlendur qui explique aussi bien son étrangeté que son enracinement dans la mentalité islandaise. Il a quelque chose du chamane. Il vit à moitié dans un autre monde qui est peuplé de fantômes. Dans sa profession, il fait preuve d'un talent spécial pour « retourner » dans le monde des morts pour y trouver la vérité sur les destins des victimes et criminels sur lesquels il mène ses enquêtes. Mais cela lui en coûte, comme il en coûte aux chamanes, qui sont épuisés après leur transe. Chez Erlendur, c'est ce qu'il reçoit en contrepartie pour l'échec de sa vie personnelle.

25. Il s'agit de *Myrká*, Reykjavík : Vaka-Helgafell, 2008 et de *Svörtuloft*, Reykjavík : Vaka-Helgafell, 2009.

26. Boileau-Narcejac : *Le Roman policier*, Paris : Payot, « Petite Bibliothèque », p. 208.

Erlendur, cet étranger en Islande, n'est peut-être donc pas si importé que cela et c'est peut-être l'étrangeté de ce policier aux pouvoirs quasi-chamaniques qui exerce sa fascination sur un lectorat toujours croissant en-dehors de l'Islande.